

1/

- Quelles sont les difficultés et les enjeux de diriger un programme de recherche interdisciplinaire et interinstitutionnel ?

L'enjeu principal du programme est une rencontre de chercheurs aux méthodes et aux objets différents – et travaillant en outre sur des époques différentes – autour d'un objet commun qui est le livre scientifique. Au lieu d'avoir une vision qui part d'un certain nombre de présupposés, il faut au contraire confronter des regards différents, et dans une périodisation comme la nôtre – c'est-à-dire 1450-1850 – créer une méthode de recherche et s'interroger sur les frontières chronologiques. On essaie de créer à la fois une méthode et un objectif de recherche.

En ce qui concerne les difficultés, elles viennent justement de ces horizons différents, ou plutôt des origines différentes des chercheurs qui peuvent amener des ambiguïtés, des divergences. Quand on parle par exemple de langage de la science, l'expression ne recouvre pas exactement la même signification pour un médiéviste (qui s'occupe plutôt par conséquent du lexique latin scientifique), et pour quelqu'un qui étudie la période du XVIII^e siècle (qui va plutôt s'intéresser au français ou aux traductions de textes dans d'autres langues). Pour un chercheur spécialiste de la période contemporaine, les langages de la science supposent d'abord l'anglais et la problématique de traduction n'est pas exactement dans les mêmes termes. Le support matériel de l'écrit scientifique amène aussi des questions différentes. Pour un médiéviste, ce sera « Qu'est-ce qui va être copié dans les manuscrits et ensuite édité ? ». Pour un spécialiste du XVIII^e siècle, c'est : « Qu'est-ce qui est édité sous des formes différentes, qui peut aller de la lettre, du livre, mais qui peut aussi être le journal – l'apparition du journal ? Qu'est-ce qui est vulgarisé dans les cercles savants ? ». On a donc une extrême diversité, d'où le fait qu'il faille trouver les moyens de dialoguer sur des objets communs alors même que chacun a un contexte qui est complètement différent – et c'est une difficulté. Le programme doit aboutir à une publication finale aux axes suivants : traduction, vulgarisation scientifique, relation entre le support de l'écrit scientifique et évolution des théories scientifiques, et l'illustration scientifique et dans ces axes sera mise en évidence l'échange entre ces points de vue différents.

- Et au niveau des institutions ?

La MSHA facilite particulièrement les choses parce que c'est une institution qui est à la frontière entre plusieurs universités, et qui est donc habituée à appuyer ce travail interdisciplinaire et interuniversitaire. C'est un lieu de rencontres ; les chercheurs ont souvent un travail qui est bien distinct dans leurs universités, mais lorsqu'ils arrivent à la MSHA, ils changent de sujet et ils apportent quelque chose de différent. La structure institutionnelle facilite ces rencontres entre les chercheurs qui viennent d'horizons différents – ce qui permet d'avoir locaux, budget, équipements et aides pour la recherche. D'autres institutions sont partenaires, l'Ecole Nationale des Chartes qui apporte une aide technique et l'appui des élèves-chartistes, et l'Observatoire de Paris avec sa grande richesse documentaire.

- En quoi consiste votre rôle en tant que directrice du programme quadriennal ?

Contre la conception initiale du projet, c'est un travail essentiellement de coordination scientifique pour centrer sur la problématique du projet autour du livre scientifique. C'est

aussi contacter des spécialistes et favoriser la continuité de la réflexion. Il faut aussi coordonner le travail de recherche pure et la constitution de la banque de données Uranie. C'est un travail méthodologique pour lequel je suis aidée en particulier par mes trois collègues, Aurélia Gaillard (Bordeaux 3), Violaine Giacomotto (Bordeaux 3) et Pascal Duris (Bordeaux 1).

- Vous fixez les délais, vous relancez les chercheurs ?

Oui, bien sûr. C'est l'aspect le plus matériel de mon travail, c'est-à-dire effectivement donner des délais, faire un bilan régulier et un compte rendu régulier qui est diffusé à tous et qui est très important pour permettre la continuité de la réflexion et de l'échange. Mon rôle consiste aussi à réfléchir à la publication finale et à essayer de faire en sorte que celle-ci représente bien les travaux des uns et des autres, qu'elle montre leur cohérence et leur convergence.

- Vous avez une idée de ce qu'il y aura dans cette publication finale ?

Son architecture commence à se préciser au fur et à mesure des séances régulières du séminaire et des journées d'étude. Les axes dont je vous ai parlé tout à l'heure vont être assurément centraux. La frontière entre écrit scientifique et autres écrits sera aussi un objet d'études. Des questions seront aussi abordées comme le rôle de l'illustration par rapport à des conventions qui relèvent à la fois de l'éditorial et d'un témoignage, d'une documentation du réel ; la fonction de l'illustration par rapport au texte ; ou encore celle de la vulgarisation qui peut parfois servir de support à la science.

- Cette publication sera-t-elle sous forme d'articles ?

Pas nécessairement. Il y aura plusieurs parties ; certaines seront rédigées intégralement par les auteurs, d'autres intégreront des communications dans les séminaires ou des chapitres issus de réflexions dans les journées d'études.

- Est-ce que votre rôle de directrice de programme de recherche est un travail similaire à celui de directrice de collection aux éditions Champion ?

Les deux rôles ont en effet un aspect similaire dans la mesure où il faut coordonner et programmer. Cependant, les deux fonctions sont différentes. Le rôle de directrice de collection consiste bien plus à réfléchir à ce qu'est une collection et à respecter une cohérence, à chercher des textes qui peuvent être intéressants pour les lecteurs et les chercheurs, à solliciter des auteurs qui donnent des matériaux pour des recherches futures par le biais de textes inédits.

2/

- Pourquoi faire connaître le livre scientifique ?

Pourquoi faire connaître le livre scientifique ancien ? La première raison est d'abord un intérêt personnel en raison de mes recherches sur l'écrit scientifique médiéval. J'avais envie de dialoguer avec des spécialistes des siècles ultérieurs au Moyen Âge et voir un peu ce qu'il s'y passait pour essayer de comprendre à la fois en quoi le Moyen Âge peut être fondateur, et en même temps en quoi il a sa spécificité propre.

Pourquoi le livre scientifique ? Parce que quand j'étais à Bordeaux, je suis allée assez souvent à la bibliothèque municipale de Bordeaux et dans ses fonds patrimoniaux, et j'ai été très impressionnée par les livres qui y étaient conservés. Je trouvais dommage que ces livres ne soient pas mis en valeur, et me disant qu'il faudrait trouver quelque chose qui permette de les faire connaître.

Et enfin, pourquoi le livre ? Parce que c'est une idée que l'on a pu trouver pour d'autres disciplines, en particulier pour l'Histoire. C'est par exemple ce que dit Ricœur : la pensée historique se constitue par des écrits de natures différentes, des archives, des documents, mais aussi des articles et des livres. L'idée est que la science qui actuellement se crée plutôt sous forme d'articles, et se fait dans les laboratoires, se faisait dans les siècles précédents plutôt à l'aide d'écrits et sans laboratoire. Je voulais donc m'intéresser à ce qu'est le support de science, le livre et sa relation avec l'évolution scientifique ? Comment réussit-on à faire progresser le savoir en écrivant des livres ? En quoi le livre a-t-il permis cette progression ? Est-ce qu'inversement il fige le savoir puisqu'il sert de mémoire et de lieu de conservation ?

- Donc c'est aussi l'histoire du livre scientifique en lui-même ?

Tout à fait.

- Pensez-vous que le livre scientifique ait encore un avenir ou qu'il sera remplacé par d'autres vecteurs de transmission ou communication ?

Le livre est déjà remplacé par d'autres moyens de communication. Actuellement, le mode de diffusion du savoir scientifique est avant tout l'article en anglais et/ou en ligne. En revanche, les livres actuels écrits par les scientifiques sont en général à destination du grand public. Le livre relève donc de la vulgarisation, et l'article qui marque la recherche de pointe. En ce sens, il y a une rupture complète par rapport à ce qui existait autrefois. Mais il est clair qu'aujourd'hui, le livre est plutôt un moyen de diffusion en dehors des milieux strictement scientifiques, sauf en ce qui concerne les manuels pour les étudiants. Si vous regardez les livres des scientifiques en pointe actuels, vous noterez qu'il n'y en a pratiquement pas, ou alors ce sont des livres qui justement relèvent de la vulgarisation – comme par exemple Reeves ou Hopkins, c'est-à-dire des gens qui ont voulu faire participer la majorité des gens au savoir scientifique. Ce ne sont pas des livres pour la communauté scientifique.

- Et ce ne serait pas intéressant de publier des livres destinés à la communauté scientifique plutôt que des articles ?

La communauté scientifique n'en a plus besoin – ou plus le même besoin en tout cas. Les scientifiques n'ont besoin des livres que pour avoir une reconnaissance de ce qu'ils font dans un milieu plus large ; les livres servent à leur communication auprès d'un lectorat plus large.

- Pouvez-vous nous dire en quelques mots ce que, selon-vous, le livre scientifique a apporté à la science ?

Si on pense au Moyen Âge, le livre a apporté une diffusion dans les milieux savants, mais également au-delà. Si on pense aux époques ultérieures, à partir du moment où il y a eu des livres imprimés – c'est-à-dire avec une diffusion beaucoup plus large – et où les livres imprimés ont été en français – ou disons dans les langues parlées et non plus en latin – là aussi il y a eu une diffusion beaucoup plus importante des découvertes et des théories

scientifiques. C'est véritablement un moyen de diffusion, même s'il est parfois assez aléatoire. C'est aussi ce qu'on a pu découvrir lors de notre programme : certains livres n'ont pas été publiés parce qu'ils contiennent un nouveau savoir, mais pour des raisons tout à fait différentes telles que l'intérêt d'un éditeur. Certains sont des échecs éditoriaux, ce qui veut dire qu'il y a eu une édition mais que cette édition s'est perdue. Ce qui est intéressant, c'est que le livre n'est pas seulement une matérialisation de recherche, mais un objet qui est vendu et commercialisé, et s'il n'y a pas de lecteurs, le savoir du livre se perd.

Un autre aspect intéressant vient de l'écart entre des notes, des carnets ou un livre comme a pu nous l'indiquer M. Blay: on se rend compte que l'œuvre publiée est aussi un moyen de faire de la fiction scientifique, en particulier du point de vue de l'expérimentation, puisque le carnet dit ce qu'il s'est passé réellement, alors que le livre est souvent une reconstitution.

- Il triche un peu, il abrège ?

Il transforme pour une meilleure lisibilité de la théorie : le livre est un mode de communication et d'argumentation, une démonstration en tant que tel.

- C'est plus remanié et moins spontané que les carnets ?

Oui, exactement.

- En quoi consiste le projet URANIE ?

URANIE est la banque de données associée au projet : elle sera constituée de livres d'astronomie avec un repérage des ressources bordelaises (Bibliothèque Municipale, Bibliothèque Universitaire de Bordeaux 1, Observatoire de Floirac...) et de l'observatoire de Paris, avec des numérisations d'un certain nombre de livres. Nous avons limité cette banque de données à ce type de livres parce qu'il nous a semblé que c'était un support particulièrement intéressant, dans la mesure où parmi eux, il y a à la fois des livres très anciens – qui ont été extrêmement diffusés parce qu'ils étaient beaux avec de belles illustrations –, et en même temps des livres qui ont beaucoup évolué en fonction des progrès scientifiques. Par exemple, certains traités sur la sphère existent dès le Moyen Âge ; ils calculaient et représentaient la sphère. Ces traités disparaissent après un certain temps parce qu'ils ne sont plus du tout valables par rapport au savoir.

De la même manière, du point de vue de l'illustration, les livres d'astronomie révèlent très précisément l'évolution des progrès astronomiques. Par exemple, on a des représentations de la sphère céleste avec la Terre au milieu et les cercles qui représentent les sphères des planètes autour – ça, c'est la conception telle qu'elle existe au Moyen Âge, la conception géocentrique du monde. Copernic et Galilée arrivent, et à partir de ce moment-là ce n'est plus la Terre qui est au milieu mais le soleil. C'est une illustration très claire d'une transformation scientifique.

- Donc ces livres sont intéressants surtout pour connaître l'évolution de la théorie scientifique.

Oui, par ailleurs, en ce qui concerne URANIE, l'idée était de valoriser les fonds anciens bordelais qui comprennent un bon nombre de livres.

- Combien environ ?

Plus de trois cents à la Bibliothèque Municipale. L'Université de Bordeaux 1 est aussi riche dans ce domaine. L'observatoire de Floirac possède également des livres d'astronomie, ce qui fait trois fonds importants et complémentaires.

- Ce sont des manuscrits du Moyen Âge ou de toute époque ?

Des livres de 1450 à 1850.

- Quels sont les moyens, les délais, et quel sont les intérêts d'URANIE ?

Le projet URANIE sera le moyen de numériser un certain nombre de livres, de les mettre ainsi en accès libre pour les chercheurs et de faire une médiation pour le grand public.

Du point de vue financier, nous avons un financement par la MSHA qui va jusqu'à la fin 2010 ; il alimente à la fois la recherche pure et la banque de données. Ce n'est évidemment pas suffisant pour la numérisation ; en complément, nous avons aussi un financement régional qui va courir jusqu'en 2012.

- Est-ce que la BNF vous apporte une aide financière ?

Nous avons pris contact, mais nous ne sommes pas allés au-delà pour l'instant. Mais il est possible que la BNF intervienne pour aider les recherches. Il y a aussi l'Observatoire de Paris avec lequel nous travaillons.

- Concrètement, combien de temps le projet URANIE cela prendra-t-il ?

Fin 2010, la numérisation devrait être finie, l'architecture de la base faite et la banque de données devrait être en cours d'élaboration pour une mise en ligne en 2012.

- Ce sera un site indépendant ou il sera lié à d'autres ?

On est en train d'étudier différentes possibilités. Mais notre préoccupation préliminaire a été de faire un inventaire des livres – inventaire qui était partiellement fait mais qui était assez complexe. Nous l'avons par conséquent fait avec l'aide de l'École Nationale des Chartes, qui nous a envoyé des élèves.

- Vous décidez de quels ouvrages numériser à l'avance ou au fur et à mesure ?

Nous avons fait une liste préalable et là nous sommes en train de sélectionner de manière plus fine. Il faut connaître les ouvrages, vérifier leur intérêt et leur état, s'assurer qu'ils n'ont pas été numérisés ailleurs. Ces vérifications sont en cours.

- Est-ce que ce sera en libre accès ?

Normalement oui.

3/

- Quels sont vos autres projets en cours et à venir ?

Comme je travaille dans le domaine de la diffusion scientifique pour le Moyen Âge, j'envisage de centrer ultérieurement sur la relation entre manuscrits d'astronomie et éditions. Par ailleurs, je participe aussi à l'élaboration d'un dictionnaire du français scientifique médiéval. Enfin, je pense que ce projet de livre scientifique se poursuivra sur Bordeaux – le support du livre est un support assez extraordinaire pour faire des recherches précises et pour faire avancer cette question de la diffusion et de la connaissance scientifique dans les siècles passés. Entre autres les ouvrages de vulgarisation sont assez peu étudiés parce que souvent, ce que l'on étudie dans les sciences du passé ce sont les théories scientifiques, les auteurs scientifiques, et beaucoup moins ce qui sert en quelque sort de « passeur » de la science.